

Zeitschrift: Édicateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 1 (1865)
Heft: 14

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

FRIBOURG.

1^{re} année.



JUILLET 1865.

N° 14.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

publiée par

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE.

L'Éducateur paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. — L'abonnement pour toute la Suisse est de fr. 5. par an. Pour l'étranger le port en sus. — Lettres affranchies. — Prix du numéro, 20 cent. — Tout ouvrage dont il nous sera envoyé un exemplaire aura droit à un compte rendu. — Les remboursements seront pris le 1^{er} mars de chaque année. M. Blanc, caissier de la Société, est chargé d'en opérer la rentrée. A lui aussi devront être adressées les réclamations concernant l'expédition.

SOMMAIRE : De l'enseignement de l'Histoire. — L'Ecole primaire. (Suite). — La Bächtelen. (Suite). — Correspondance. Nécrologie. — Chronique bibliographique. — Variétés. Visite au Père Girard.

DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE.

« L'histoire, a dit Amyot, le gracieux interprète de
» Plutarque, l'histoire est le trésor de la vie humaine.
» Imaginez en quelle horreur de ténèbres et quelle fon-
» drière d'ignorance bestiale nous serions abîmés, si la
» souvenance de tout ce qui s'est fait ou est advenu
» avant que nous fussions nés, était entièrement abolie
» et estincte. »

« Lorsque le vieux barde celte veut dépeindre la
» profonde et suave impression que la musique fait sur
» son âme, il dit seulement qu'elle agit sur lui comme
» le souvenir des temps passés. » ROTTECK.

«..... Le mieux est de laisser là l'histoire, cet immense arsenal où il y
» a des armes pour et contre toutes les causes. L'histoire, prouvant tout,
» ne prouve rien. Le jour où l'on cessera de l'enseigner dans les Lycées

- » pour donner à la culture des langues vivantes le temps que l'étude de
- » l'histoire leur dérobe, ce jour éclairera un véritable et immense progrès.
- » Jeunes gens, l'histoire qu'on vous apprend n'a pas seulement pour effet
- » de charger votre mémoire : elle vous fausse l'esprit; elle vous met les
- » yeux derrière la tête. »

Nous n'attacherions pas la moindre importance à cette boutade d'un publiciste paradoxal si l'opinion qu'il exprime ne rencontrait pas beaucoup d'adhérents dans ce siècle utilitaire par excellence. Ce ne sont pas seulement, hélas ! les gens de la boutique et du comptoir qui pensent avec M. Emile de Girardin (dans la *Presse*, 5 septembre 1863) que l'érudition, cette nostalgie du passé, vieillit les esprits les plus jeunes et corrompt les plus sains. Qui n'a pas entendu autour de soi des hommes qui passent pour sérieux affirmer gravement qu'il faut abandonner aux morts le soin d'enterrer leurs morts et laisser les vivants en paix ? L'un de nos meilleurs écrivains fribourgeois avec la sombre mélancolie d'un arrière disciple d'Héraclite, ne disait-il pas dans la préface de l'*Histoire cantonale* : « Au milieu de cette variété de formes, de décors et de péripéties, se découvre toujours, hélas ! le même principe d'instabilité et de destruction. Le spectre de la mort domine toutes les figures et un nuage de lugubre poésie plane constamment sur les agitations de la vie. A peine s'entr'ouvre-t-il çà et là pour laisser apercevoir quelques points azurés, et si à de rares intervalles l'écrivain soulève quelques suaves parfums de ces débris historiques, il s'en exhale une odeur sépulcrale qui annonce le néant des hommes et des choses, et rappelle à chaque instant les suprêmes tristesses de la tombe. »

Nous avons essayé de recueillir çà et là les griefs accumulés contre l'étude de l'histoire et de les réduire à leur formule la plus concise. On a dit :

L'esprit recevant, s'instruisant même, mais restant passif et devenant un magasin de faits, se remplit, s'enfle, se détend, sans autre résultat que de satisfaire sa curiosité et sa vanité. N'apprenant pas à discerner dans les affaires humaines le vrai du faux, le juste de l'injuste, le bien du mal, elle verse dans l'âme l'opium énervant du scepticisme et du fatalisme. On refait l'histoire de Descartes et de son doute méthodique sans pouvoir comme lui sortir du doute et résoudre les problèmes que l'on se pose.

Les règles que la prudence humaine tire du spectacle des faits passés ou présents peuvent obscurcir ou même effacer d'autres règles tirées de la conscience humaine. Un tel enseignement pervertit la jeunesse, corrompt et énerve les âmes au lieu de les perfectionner et de les fortifier. La morale de l'histoire est double : Tacite ou Machiavel.

L'homme, distrait de lui-même, se laisse emporter dans le tourbillon

des choses humaines sans savoir où prendre pied. Cet oubli et ce vertige sont redoutables dans leurs effets.

L'histoire, se bornant à exposer l'ensemble des faits et des actes humains, néglige trop souvent de remonter à leurs causes morales ; les événements sont ainsi une énigme sans explication. L'enseignement historique manque son but et produit des effets contraires.

Les faits historiques sont dénués de certitude absolue. Les témoignages peuvent être faux : les historiens variant dans la manière de raconter et d'apprécier ; les documents sont souvent dénués d'authenticité ; — même dans les temps appelés *historiques*, les récits fabuleux et légendaires sont mêlés à l'histoire ; les monuments ne consacrent souvent qu'une opinion populaire ; les médailles elles-mêmes ne témoignent souvent que de faits légendaires. En un mot, l'histoire n'est qu'une fable convenue.

Le tribunal *incorruptible* de l'histoire ne l'est pas réellement. Ses arrêts ne sont pas sans appel. Ils sont sans cesse cassés ou révisés. Chaque siècle réforme ceux du précédent. La raison humaine n'est pas infailible. Ce sont toujours des hommes qui jugent avec leurs passions, leurs intérêts et leurs préjugés aveugles. L'esprit du temps, le patriotisme, l'ignorance, faussent les jugements de l'histoire.

Il est absurde de dire que la morale est enseignée par les exemples de l'histoire. C'est tout simplement renverser les termes ; car c'est la règle qui fait l'exemple et non l'exemple qui fait la règle.

Enfin il y a des hommes qui se disent être de leur temps et qui ne veulent pas, comme les plaideurs de Racine, remonter jusqu'au déluge, mais commencer tout bonnement à la Révolution française, car c'est depuis 1789 seulement, dit-on, que le peuple a commencé à avoir conscience de lui-même.

Ces arguments que nous n'avons pas cherché à affaiblir pour en triompher plus aisément prouvent que l'enseignement de l'histoire a besoin d'être réhabilité devant l'opinion, même après le suffrage unanime des esprits supérieurs de tous les siècles et de tous les pays. Et pourtant notre siècle a cultivé l'histoire avec plus d'ardeur que jamais ; c'est même le côté saillant de la littérature contemporaine. Une curiosité infatigable s'est attachée à tous les monuments que le temps a semés sur la surface de la terre. Les archives du passé ont été fouillées avec persévérance.

Heureusement que les reproches adressés aux études historiques concernent les lacunes, les défauts, les abus bien plus que la chose elle-même. On doit la juger sur un portrait et non sur une caricature. Autrement il n'est aucun genre d'études exempt de danger et d'inconvénients. L'homme dénature tout, abuse de tout, même des choses les plus sacrées. Faut-il donc aussi les supprimer ?

L'éducation historique qui ne ferait que des archéologues, des érudits, même des critiques judicieux, ne serait pas complète. Les guerres, les traités, les généalogies, etc., ne sont que le squelette de l'histoire. Il faut surtout faire ressortir l'action des idées, retracer les vicissitudes des religions, des langues, des arts, des sciences, des littératures, des systèmes philosophiques, de tout ce qui en un mot laisse après soi une trace de la pensée humaine.

Sans doute l'histoire serait un spectacle propre à donner le vertige si elle devait consister uniquement dans le récit des batailles, des alliances formées et rompues, des complications et des intrigues de la politique, dans cette mobile et fatigante succession d'événements et de personnages, dans cette variété de costumes, dans cette mêlée perpétuelle des passions et des intérêts, des vertus et des vices, des dévouements et des crimes, des luxes et des misères; en un mot si elle étalait complaisamment sous le regard du jeune âge *le riche trésor des déshonneurs de l'homme* (P. Lacordaire). Emporté dans le tourbillon des âges, à travers des ruines, on éprouverait une sorte d'étourdissement comme le voyageur des Alpes sur les bords d'un précipice. Ce voyage à travers les défilés et les écueils de l'histoire serait périlleux à celui qui s'y engagerait avec des principes chancelants et incertains : celui-là ferait fausse route qui n'aurait pas un guide sûr pour être détourné d'une foule d'erreurs et de faux préjugés, pour juger sainement du vrai et du faux, du bien et du mal, pour neutraliser la contagion des mauvais exemples.

Les études historiques seraient bien plus dangereuses encore si les principes de l'historien devaient conduire systématiquement au fatalisme, au scepticisme ou à certain panthéisme à la mode. Que dire par exemple de ce langage : « Donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents, toute sa géographie physique; donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, etc., et je me charge de vous dire *à priori* quel sera l'homme de ce pays et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement; non pas à telle époque, mais dans toutes; enfin l'idée qu'il est appelé à représenter ? » (V. Cousin.)

Que dire encore de l'historien couronné qui représente Jules César comme un dieu, le peuple romain comme déicide, alors que d'autres écrivains contemporains s'efforcent de faire redescendre Jésus-Christ au rang des simples mortels comme un assez honnête homme?

Mais encore une fois tout cela n'aboutit qu'à faire ressortir quelques-uns des défauts les plus saillants de l'enseignement historique : on n'en saurait conclure à l'exclusion absolue de l'enseignement de l'histoire. Cet

enseignement n'est pas seulement utile, agréable; il est légitime et de rigoureuse nécessité. Car s'il a été dit à l'homme par la sagesse antique : « Connais-toi toi-même, » il a été dit aussi aux nations : « Souvenez-vous des jours anciens..... Interrogez vos ancêtres et ils vous répondront (Deut, 32. 7.) C'est-à-dire : « Peuple, connais-toi toi-même. Interroge ton passé, pour apprendre ce que tu dois léguer un jour à la postérité. »

Ce précepte était religieusement observé par les Hébreux à qui il s'adressait. L'étude de la Bible était leur unique occupation le jour du sabbat. Or ce seul livre suffisait pour les instruire parfaitement : ils y voyaient l'histoire du monde jusqu'à leur établissement dans la terre promise; l'origine de toutes les nations qui leur étaient connues et plus particulièrement de celles qu'il leur importait le plus de connaître, des descendants de Loth, d'Abraham, d'Ismaël et d'Esäü. » (Fleury, mœurs des Israélites.)

Dans l'éducation lacédémonienne, les conversations du *Leschès* étaient une espèce d'école où les vieillards instruisaient les enfants des exploits de leurs ancêtres.

Rome aussi fut grande par ce culte du passé, par sa fidélité au génie de ses fondateurs. Elle conserva comme un palladium sacré les traditions héréditaires. C'est que Rome avait compris que l'avenir n'appartient qu'aux peuples qui ont le respect de leurs aïeux profondément gravé dans le cœur.

A des âges plus rapprochés de nous, les traditions du temps passé étaient religieusement respectées dans les anciennes familles. De génération en génération on gardait ce riche trésor de souvenirs qui maintiennent l'esprit et les généreuses pensées des temps anciens.

Mais dans les plus belles et les plus imposantes de nos fêtes à la fois religieuses et nationales, n'est-ce pas le souvenir des vertus et de la bravoure de nos pères, le culte de Dieu uni à celui de la patrie, qui fait palpiter tous les cœurs suisses ? Les fêtes commémoratives des journées de Morgarten, de Sempach, etc., ne sont-elles pas les plus éloquentes leçons d'histoire ?

Nous n'avons pas besoin de refaire ici l'histoire de l'éducation pour démontrer que le culte du passé a dans la nature humaine des racines profondes et indestructibles et que ce culte est universel.

(A suivre.)

A. BOURQUI.



L'ÉCOLE PRIMAIRE.

(Suite.)

Dans un précédent article, j'ai cherché à démontrer, à grands traits, que l'école primaire est souvent l'objet de fausses appréciations de la part de beaucoup de personnes, de celles qui ne peuvent pas la juger, comme de celles qui ne l'envisagent qu'à travers le prisme d'une théorie déduite *à priori*. Aujourd'hui, j'examinerai cette question non moins importante : *Le rôle de l'école primaire.*

L'école primaire peut être envisagée sous deux faces différentes : comme formant un tout distinct, et comme n'étant que le premier degré de l'échelle de l'éducation. Dans ces deux manières d'être, son rôle est important et incontestable.

Je reprends séparément ces divisions.

Considérée comme un *tout*, l'école primaire est l'école démocratique par excellence : c'est un vestibule immense dans lequel tout le monde entre et que la grande majorité des hommes ne franchit jamais.

Cette considération a bien sa valeur aujourd'hui que, grâce au principe d'égalité inscrit dans nos Constitutions, les hommes, dans certains moments du moins, se comptent et ne se pèsent plus à la balance de la fortune, de la considération et des talents ; aujourd'hui que le peuple cherche de plus en plus à reconquérir ses droits et à substituer sa volonté à celle d'un seul ou de plusieurs.

Or, que doit faire l'école primaire de ces myriades d'êtres qui se succèdent sur ses bancs comme de grandes vagues poussées par le souffle du temps ?

Elle doit en faire des hommes propres à remplir les devoirs qui leur incombent et vis-à-vis de l'humanité dont chacun d'eux est une fraction, et vis-à-vis de la patrie et vis-à-vis de la famille. Elle doit surtout les préparer à traverser l'Océan de la vie, l'œil fixé sur le port, qui est l'éternité.

Mais, indépendamment de ces devoirs généraux qui sont communs à tous les hommes, et que le plus petit peut accomplir comme le plus grand, le plus pauvre comme le plus riche, le plus ignorant comme le plus développé, il en est d'autres, particuliers à certains groupes d'hommes, et qui découlent de la position sociale des individus.

Ces derniers sont divers et plus ou moins étendus. Il est évident, par exemple, qu'un magistrat, un écrivain, un chef d'établissement ont des devoirs d'un autre ordre qu'un simple citoyen, un agriculteur ou un ouvrier. Et qu'est-ce qui mettra l'homme à même de remplir ces devoirs ? C'est l'éducation.

L'éducation doit donc être proportionnée au rôle que, par leur position sociale, doivent jouer les individus sur la scène de la vie. Non pas qu'il faille qu'elle pose une barrière au-delà de laquelle personne ne peut s'avancer, mais il est nécessaire que tous ceux qui sont en-deçà puissent franchir la carrière

dans tous les sens. Ici, il ne faut pas voir les individus, il faut considérer les groupes ; il ne faut pas juger par les exceptions, mais par la règle.

L'école primaire étant l'école de cette grande masse d'hommes qu'on appelle improprement le *peuple* — je dis improprement, parce que ce mot devrait désigner, selon moi, l'ensemble des hommes et non pas une catégorie — il faudrait que tous pussent y acquérir l'éducation nécessaire pour l'accomplissement des devoirs qui se présenteront à eux dans le cours de leur existence.

C'est là sa tâche, mais il faut avouer qu'elle est immense. La réalisation complète est même une utopie. Néanmoins, il faut tendre vers ce but, et plus l'on s'en rapprochera, plus l'école primaire sera ce qu'elle doit être véritablement : *l'apprentissage de la vie*.

Ici, je ne puis m'empêcher de signaler combien, par exemple, sous le rapport de l'instruction, cette partie intégrante de l'éducation, on est loin de réaliser l'idéal de l'école primaire. On apprend quelque chose à l'école, mais l'apprend-on bien ? On y étudie beaucoup de branches, mais ont-elles toute une utilité réelle et immédiate ? Ne sacrifie-t-on pas trop souvent le *fond* et la *solidité* à la *diversité* et au *vernis* ? n'effleure-t-on pas plus en papillons qu'en abeilles ?

J'ai dit, en commençant ces articles, que je ne me ferai pas faute de critiquer ce que je crois devoir l'être. Eh bien ! c'est une critique que je fais ici ; mais, je me hâte d'ajouter qu'elle s'adresse moins à ceux qui sont à la tête des écoles qu'à certaines théories, assez en vogue de nos jours, d'après lesquelles l'école primaire devrait être une espèce d'université au petit pied où se réaliserait la fameuse maxime : apprendre toutes les choses et quelques-unes par dessus.

Je suis persuadé que, comme moi, tous mes collègues ne demanderaient pas mieux que de pouvoir élever leur enseignement et l'étendre à toutes sortes de sujets ; il serait alors un peu moins ingrat. Mais, le moyen, s'il vous plaît de le faire ? Le bois est si dur et il y a si peu de temps pour le travail ; comment le polir entièrement ? Laissons donc de côté l'idée et voyons la réalité ; prenons les choses telles qu'elles sont et ne nous nourrissons pas de chimères. En éducation, comme partout ailleurs, il faut progresser, toujours progresser ; mais le progrès doit venir de lui-même, il ne faut pas le forcer. L'éducation d'un homme est si précieuse qu'il serait mal de la sacrifier pour faire des expériences, lors même qu'elles pourraient profiter à d'autres.

Quant à moi, au risque de passer peut-être pour un rétrograde, j'exprime ma manière de voir en fait de l'instruction qui doit être donnée à l'école primaire, par la comparaison suivante : la science est semblable à un vaste champ couvert de fleurs différentes ; on ne peut pas exiger que les élèves des écoles primaires les cueillent toutes, mais ce à quoi l'on doit viser, c'est qu'ils s'en retournent avec un bouquet dans la main et non pas avec un pêle-mêle de tiges, de feuilles et de fleurs sous le bras.

Mais c'est assez causé sur ce premier point ; voyons maintenant le second.

(A suivre.)

A. BIOLLEY.

LA BÆCHTELEN.

II.

Je passe maintenant aux réflexions. La Bæchtelen, tout le monde en convient, est un établissement modèle à plus d'un égard. Elle a dans son extérieur, quelque chose de séduisant : les bâtiments, les jardins, les champs, les prairies, les étables pleines d'un bétail bien tenu, la cave et le grenier remplis de riches provisions, de denrées bien conditionnées ; tout est charmant, prospère, florissant. On pourrait comparer la Bæchtelen à une jolie fille que l'on admire et encense et dans laquelle tout plaît, son port, sa taille, ses yeux, son front et surtout sa toilette, son trousseau et sa fortune. Mais on l'oublie trop en parlant de la Bæchtelen, la beauté a ses dangers et ses illusions. L'encens qu'on lui apporte séduit et enivre. *Malheur à vous, quand tous les hommes diront du bien de vous !*

Malheur ! oh non, nous avons de meilleurs pressentiments à l'égard de la Bæchtelen. Cependant en présence de la faveur dont elle jouit et des éloges qu'on lui prodigue depuis tant d'années, on est autorisé de lui dire, comme on dirait à la jeune fille dont je viens de parler : Prends garde à toi ! N'est-ce pas dans le temps où l'institut de Pestalozzi, à Yverdon, et les établissements de M. de Fellenberg, à Hofwyl, brillaient du plus vif éclat et fascinaient pour ainsi dire les yeux du monde entier, que la discorde entre les maîtres, les dispositions des élèves et d'autres ferments préparaient leur dissolution ! « Mon œuvre a été fondée par l'amour, disait Pestalozzi à ses maîtres le jour de l'an 1808, mais l'amour a disparu du milieu de nous ; il devait disparaître. Nous nous étions trompés sur la force qu'exige cet amour, et je ne suis plus en état de remédier au mal. Le poison qui ronge notre œuvre au cœur fait des progrès au milieu de nous. *L'encens du monde fortifiera ce poison.* O Dieu, fais que nous ne demeurions pas plus longtemps dans nos illusions ! Je considère les lauriers qu'on nous prodigue comme les lauriers qu'on place sur un squelette. Je vois le squelette de mon œuvre, en temps qu'elle est mon œuvre, devant mes yeux. J'ai voulu aussi le mettre devant les vôtres. J'ai vu le squelette, qui est dans ma maison, couvert de lauriers ; mais les lauriers ont été à l'instant même consumés par le feu. Il ne pourra soutenir le feu de l'épreuve qui viendra, qui doit venir sur ma maison. »

Espérons que la Bæchtelen est plus solidement assise que les établissements célèbres dont je viens de parler ; mais ne la perdons pas par des éloges exagérés et qui, à la longue, pourraient refroidir en elle le principe de la foi et de l'amour et lui inspirer le besoin de plaire là où il ne faudrait pas plaire. Qui sait si déjà on ne lui a pas fait du mal ? L'homme et les institutions se modifient et se transforment si aisément sous le souffle empoisonné des éloges et de la faveur !

Je passe à une seconde réflexion. Rien de plus évangélique que le rapport ; mais je ne voudrais pas, par ce que j'en ai dit, donner lieu à une méprise en

faisant croire que la Bæchtelen est animée du même esprit. Il y a certainement dans l'établissement une vie religieuse réelle, mais, à ce qu'il me paraît, autre que celle que l'on désigne par le nom d'évangélique. J'ajoute que l'enseignement religieux, donné aux élèves-maîtres par un pasteur de la capitale, a une tendance rationaliste prononcée. Ou bien n'est-ce pas du rationalisme que d'enseigner que l'ancien testament ne parle pas prophétiquement de Jésus-Christ?

Je tire une troisième réflexion d'une circonstance particulière. Le rapport, rédigé pour le public, a été lu en présence des élèves. C'était, à mon avis, une faute pédagogique. Quelle humiliation pour ces pauvres jeunes gens, en présence d'une assistance nombreuse et imposante, que de s'entendre traiter de jeunes malfaiteurs et de se voir représenter comme le rebut des enfants! Mes regards s'arrêtèrent avec compassion sur deux jeunes garçons de ma connaissance, hélas! pas plus mauvais, même à leur entrée, que beaucoup d'autres qui vivent en liberté et se sont corrigés sous le toit paternel! Plusieurs de ces jeunes gens, me disais-je, devraient être rendus à leurs parents! Mais ils sont là, captifs, jusqu'à leur première communion, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 18 et même 19 ans. On pourrait cependant les réintégrer sans danger dans la société, leur faire embrasser une vocation plus conforme à leurs goûts, à la position des parents; mais on a besoin de leurs bras pour faire valoir le domaine. Je crains que dans plus d'un cas le bien de l'enfant ne soit sacrifié aux intérêts de l'agriculture, à cette prospérité extérieure et matérielle qui fascine et éblouit les yeux du public. Je m'abandonne peut-être trop à la pente de mon cœur, mais ce n'est qu'à la dernière extrémité que je placerais mon enfant dans une Bæchtelen sous de telles conditions. On a mille exemples d'enfants vicieux qui se corrigent avant l'âge où ils sont encore reçus dans les établissements de ce genre, et combien alors leur position sociale est plus avantageuse. C'est plus tard que les vices deviennent réellement redoutables et, malheureusement, pour cet âge plus avancé, nous n'avons encore que les prisons. Les écoles déguenillées des grandes villes d'Angleterre, ouvertes aux jeunes vagabonds et aux petits voleurs, sans aucun caractère d'école disciplinaire, me paraissent reposer sur un principe plus décidément humanitaire et chrétien. J'incline fortement à croire que la Bæchtelen ferait plus de bien si elle substituait un système plus libre à son système de contrainte. Bien des enfants pourraient être relâchés au bout de deux ans, trois ans, quatre ans. L'agriculture et les finances y perdraient, mais l'établissement profiterait à un plus grand nombre d'élèves et en somme il ferait, je crois, plus de bien. Dans les hôpitaux on ne garde les malades que jusqu'à ce qu'ils sont guéris, et voilà pourquoi ils sont utiles à tant de malheureux.

Terminons enfin par une question d'organisation qui, elle aussi, est une question de principe: La Bæchtelen est organisée sur le modèle de la *Rauhe-Haus* en familles distinctes. Cette organisation est un progrès considérable sur l'ancien système qui consiste à réunir tous les enfants en un seul groupe,

comme des soldats dans une caserne, d'où le nom de *système caserne*, consacré par les Allemands. Mais remarquons que les familles de la Bächtelen, comme celles de la Rauhe-Haus, ne sont pas de véritables familles, mais plutôt des groupes distincts d'un seul et même établissement. Qui dit famille, dit un tout organique et indépendant, vivant de sa propre vie ⁽¹⁾. Or, les groupes de la Bächtelen n'ont pas ce caractère primitif et fondamental de la famille et par conséquent ils ne sauraient en avoir la vie. Je ne puis non plus appeler du nom de famille un ménage de garçons. Comme on l'a parfaitement remarqué à l'occasion de la Rauhe-Haus, il manque aux familles dont nous parlons un élément vital, c'est-à-dire la mère ! Une bonne mère dans une famille, ah ! nous savons ce que cela vaut, nous qui avons le bonheur d'en avoir une pour nous aider à élever nos enfants ! Mille choses dans la vie matérielle et dans celle du cœur qui échappent à l'œil du père ou qu'on lui cache, sont observées et redressées par la mère ! Que n'ont pas dit, écrit et senti sur ce point les Pestalozzi et les Girard ! Si je devais conduire et élever une famille sans mère, je serais comme l'ouvrier qui viendrait à être privé d'un bras, tant l'expérience m'a démontré que la mère est un élément indispensable de toute bonne éducation. Je préférerais donc de petits établissements, placés sous la direction d'un couple particulier, au système de la Bächtelen ; ils auraient sans doute une apparence plus modeste, ils éblouiraient moins le public, on en parlerait moins dans le monde ; mais, à conditions égales, ils feraient plus de bien.

Les quelques observations que je viens de présenter sur la bonne apparence extérieure, sur l'esprit, la discipline et l'organisation de la Bächtelen, ne doivent en aucune manière refroidir nos sympathies pour cet établissement, ni nous empêcher de rendre hommage au bien qu'il fait et qu'il continuera à faire. La perfection n'existe dans aucun établissement terrestre et, s'il est vrai qu'on ne cueille pas des figes sur des épines, d'un autre côté, Dieu manifeste sa force au sein même de nos infirmités. Voilà une vérité qu'il ne faut pas oublier et c'est pour la rétablir à l'égard de la Bächtelen que j'ai combattu un engouement qui serait une erreur dans le public et un danger pour elle.

J. PAROZ.

CORRESPONDANCE.

Meyriez près Morat, le 3 juillet 1865.

Monsieur le Rédacteur,

Nous avons salué avec joie l'apparition de votre excellent journal non seulement à cause de l'impulsion qu'il communiquera aux études pédagogiques,

(1) Les liens du sang n'ont de valeur que dans l'organisme de la famille. Rousseau avait des enfants ; il n'a jamais eu de famille.

mais parce qu'il ne se lasse pas de rappeler aux instituteurs la beauté de leur tâche et de la leur faire envisager comme un privilège.

Il est juste aussi que celui qui se dévoue à l'éducation de ses semblables se sente soutenu, au milieu de travaux souvent obscurs et monotones, par l'affection et la reconnaissance de tous les amis du bien public. C'est pourquoi vous vous plaisez à rendre hommage au mérite modeste qui fait beaucoup de bien et peu de bruit. Permettez-nous d'introduire, à ce titre, dans vos colonnes une digne et respectable institutrice que des regrets universels viennent d'accompagner dans la tombe et veuillez, Monsieur le Rédacteur, agréer l'expression de notre haute considération.

Au nom de plusieurs amis de l'instruction :

DULEX, pasteur.

NÉCROLOGIE.

MADAME HALDY-LEVRAT.

L'infatigable institutrice que nous pleurons naquit à Nyon, en 1799, d'une famille très honorable. Sa vocation était tellement décidée qu'à l'âge de dix-neuf ans, elle établit dans sa ville natale une école particulière qui fut bientôt appréciée au point qu'en 1822, époque de son mariage, ses élèves n'hésitèrent pas à faire tous les jours la course de Nyon à Prangins pour la suivre. En 1826, son mari ayant quitté le poste d'instituteur de cet endroit pour se rendre au château de Lenzbourg, elle se fixa de nouveau à Nyon. En 1828 elle dut, par dévouement, s'arracher à ses chers élèves pour rejoindre M. Haldy à Aarau. Là, malgré l'état florissant des établissements scolaires, elle ne tarda pas, dès que les circonstances le lui permirent, à avoir, pour les ouvrages du sexe et le français, des demoiselles des meilleures familles. En 1834, M. Haldy obtint la place d'instituteur français au collège de Morat, poste où l'enseignement était une jouissance pour lui. Aussi s'empressa-t-il d'y appeler sa compagne bien-aimée; mais elle ne put y satisfaire son besoin d'enseigner, de sorte qu'au bout de cinq ans une place plus lucrative ayant été offerte à M. Haldy, elle l'engagea de tout son pouvoir à l'accepter, persuadée qu'elle pourrait y reprendre ses occupations favorites, ce qui eut lieu en effet. Secondée d'abord par ses deux filles, puis par l'aînée et quelques maîtres particuliers, elle avait établi à Bâle un institut qui comptait 43 élèves, lorsqu'en 1859, des raisons impérieuses de santé obligèrent son mari à demander sa retraite. Elle lui fut accordée par le Conseil d'éducation qui a généreusement reconnu le peu de bien qu'il a pu faire dans son poste pénible et difficile.

L'impossibilité de trouver, dans ce temps-là, un local convenable, même à un prix très élevé, pour continuer cet établissement tenu dans une maison dépendante de la place de M. Haldy, cette impossibilité, disons-nous, força

notre chère défunte à quitter encore ses écolières pour se retirer à Morat, où son activité infatigable l'avait accompagnée au milieu de quelques pensionnaires, et où elle vient de succomber rapidement à l'épuisement et à un catarrhe de poitrine.

Sa vie a été une vie d'abnégation complète, d'un dévouement sans bornes à ses élèves, à ses devoirs et à sa famille. Aussi la mort lui a-t-elle laissé le sourire divin qui nous assure qu'elle a trouvé le repos du Seigneur. Ses principes pédagogiques étaient: aimer les enfants, les traiter avec la plus scrupuleuse impartialité et chercher à les relever à leurs propres yeux. Tels sont aussi les principes de ceux à qui elle a légué sa tâche.

DULEX.

Nous recevons une bien douloureuse nouvelle du canton de Vaud; c'est la nouvelle de la mort de M^{lle} Hortense Ray dont les lecteurs de notre Revue ont été à même d'apprécier les articles si remarquables sur l'éducation morale des filles et les difficultés de cette éducation ⁽¹⁾.

M^{lle} Ray est décédée à Bru près de Grandson et a succombé, âgée de 28 ans seulement, à la longue et cruelle maladie qui la clouait sur son lit de souffrances et qui ne semblait s'être abattue sur ce corps délicat, que pour rendre plus admirables le courage et la résignation de cette âme angélique.

Nous désirons vivement recevoir des personnes qui ont eu le bonheur de vivre dans l'intimité de cette pieuse et noble jeune femme quelques détails de sa vie qui nous manquent pour rendre à sa mémoire le tribut d'hommages et de reconnaissances qu'elle mérite.

Les dépouilles mortelles de M^{lle} Ray ont reçu les derniers honneurs dimanche dernier. Au regret amer de n'avoir pu faire la connaissance personnelle de cette collaboratrice distinguée et de répondre ainsi à un désir cher à son cœur comme au nôtre, nous étions encore condamné, par les devoirs de notre position, au regret non moins pénible de ne pouvoir assister à ses funérailles.

A. D.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE.

PROBLÈMES D'ARITHMÉTIQUE,

par F. ROMIEUX, maître au collège de Genève. Chez les principaux libraires et chez l'auteur.
1863 et 1865.

Sous ce titre, M. F. Romieux vient de publier en deux fort jolis petits volumes in-12 un nouveau recueil de problèmes d'arithmétique, avec les réponses à la fin du livre.

(1) Voir les N^{os} 4, 5 et 10 de l'*Educateur*.

Le premier volume contient 673 problèmes sur les nombres entiers et les fractions ordinaires ; le second en comprend 735 ayant rapport aux nombres complexes, aux fractions décimales, aux mesures métriques, au toisé des surfaces et des volumes, et à la règle de trois simple et composée.

Ce recueil, quoique encore incomplet, comme on le voit, a le mérite de présenter, dans chaque espèce, un choix riche et varié de problèmes d'une rédaction simple, claire et surtout très concise.

Nous ne savons pas à quel degré de l'enseignement M. Romieux destine son livre, mais, en général, ses problèmes nous paraissent d'un ordre un peu trop élevé pour les écoles primaires ; selon nous, ils sont plutôt à la portée des écoles secondaires et des classes inférieures des collèges.

Ce n'est pas à dire cependant que ce livre ne puisse rendre aucun service à l'instituteur primaire. S'il sait faire un choix judicieux, il trouvera amplement à glaner pour ses élèves.

M. Romieux a rendu un bon service aux instituteurs en général, mais particulièrement à ceux qui s'occupent de l'enseignement secondaire. Après avoir jeté un coup d'œil dans le livre dont nous parlons, ils trouveront, comme nous, qu'il leur est en quelque sorte indispensable.

Le livre de M. Romieux suppose une troisième partie. Nous espérons qu'elle ne se fera pas trop attendre.

P. D.

LIVRE DE LECTURE pour les écoles primaires,

par FÉLIX GUÉRIG, instituteur. Fribourg, imprimerie Marchand. 1865. 186 pages in-12.

Le premier numéro de notre Revue signalait une lacune dans les livres de lecture. *L'Éducateur* demandait avec raison un *livre écrit d'un style simple et ne renfermant que des choses utiles, intéressantes et à la portée des enfants*, devant enfin *servir de transition entre les tableaux et les livres ordinaires*. Le livre de M. Guérig vient de remplir cette lacune.

L'auteur n'a eu que peu de temps à consacrer à cette œuvre. Pressé par des amis de l'enfance, il s'est mis à écrire et après quelques semaines son premier essai fut livré à l'impression. La Direction de l'Instruction publique ne tarda pas à l'adopter pour le canton et le Conseil communal de Fribourg le rendit obligatoire pour les écoles de la ville. En quelques mois la première et modeste édition fut épuisée, ce qui obligea l'auteur de faire cette deuxième édition que nous avons maintenant entre les mains.

Ce que nous aimons à signaler du *livre de lecture*, c'est le passage gradué et pour ainsi dire insensible des tableaux à la lecture courante. L'enfant apprend avec plaisir à lire les noms des objets qui l'entourent ; sa curiosité s'éveille ; il veut s'enrichir d'idées nouvelles ; son petit esprit s'aperçoit qu'il y a encore une foule de choses qu'il ne connaît pas encore et, par le *livre de lecture*, il est

conduit lentement de surprise en surprise, de connaissance en connaissance et bientôt il arrive non seulement à une lecture courante, mais encore à l'intelligence des premières règles de l'orthographe, comme aussi il s'habitue à réfléchir et à penser.

Sans doute le *livre de lecture* que nous annonçons serait peu de chose entre les mains des élèves, s'il n'y avait pas au-dessus d'eux un maître capable de s'en servir. L'*instituteur*, dit M. Guérig dans sa préface, *doit toujours être l'âme de l'école*; mais aussi combien sa tâche n'est-elle pas facilitée par un bon livre?

Remercions aussi l'auteur du service qu'il a voulu rendre aux écoles primaires. Son livre contient des historiettes intéressantes et surtout très morales. Le cœur des enfants, aussi bien que leur esprit, ne peut que gagner par la lecture de ce livre. Qu'il nous permette enfin un petit conseil. Quand il arrivera à une troisième édition, qu'il ajoute encore quelques récits, qu'il remplace certains mots par d'autres peut-être plus corrects et enfin qu'il remplace un petit nombre d'expressions par des tournures de phrases plus simples encore et plus enfantines.

Un Inspecteur d'Ecoles.

VARIÉTÉS.

UNE VISITE AU PÈRE GIRARD.

(Fragment d'un voyage pédagogique accompli et publié en 1837.)

L'auteur de ce Voyage est M. le chevalier Enrico Mayer, de Livourne, dont le nom allemand cache une âme italienne pleine d'enthousiasme pour tout ce qui est beau et généreux. M. Mayer a consacré une partie de sa jeunesse à faire l'éducation des enfants de Jérôme-Napoléon, roi de Westphalie. Depuis lors il a vécu en Italie tout entier au culte désintéressé des arts, des lettres et surtout de l'Education publique dont il fut et est encore l'un des plus habiles et des plus zélés promoteurs. La *Guida dell' Educatore* de Florence a publié plusieurs excellents articles de M. Mayer.

A. D.

Les voyageurs qui vont de Berne à Lausanne s'arrêtent volontiers à Fribourg pour écouter, sous les gothiques voûtes de son antique cathédrale, vibrer solennellement les accords d'un orgue qui réunit tous les instruments musicaux inventés par le génie humain. D'autres étrangers y sont attirés par la merveille des ponts suspendus sur la Sarine; monuments de hardiesse incomparable, véritables sentiers aériens qui, dans une longueur de près de mille pieds, oscillent sous les pas du voyageur étonné, qui voit à 150 pieds au-dessous de

lui le lit profondément encaissé du fleuve, tandis qu'il ne se trouve soutenu que par ce qui lui paraît, non point une construction solide, mais un jeu de petites cordes lancées d'un mont à l'autre. D'autres personnes encore sont conduites par la curiosité ou par l'affection à visiter ces Colléges grandioses qui, ressemblant à de vastes casernes, s'élèvent et dominent la ville, et où les disciples d'Ignace de Loyola, venus de France pour la plupart, instruisent des centaines et des centaines de jeunes gens, les uns internes et les autres externes. Moins nombreux sont ceux qui, en venant à Fribourg, pensent à faire ce qui ne leur est indiqué par aucun guide, c'est-à-dire à frapper à la porte d'un humble couvent de Franciscains, qui est là, derrière l'église. C'est pourtant là le point vers lequel, laissant de côté orgue, pont et jésuites, je veux conduire le lecteur, certain que je suis de ne point encourir de blâme.

Il fait à peine jour. On ne voit personne encore dans les rues silencieuses; mais que cela ne nous arrête pas. La prière du matin n'attend point dans le cloître la lumière du soleil. Et puis la nécessité de repartir dans peu m'enhardit. Je m'introduis dans le couvent, je traverse un corridor; je monte, j'en parcours un autre; mon regard passe de cellule en cellule, cherchant sur l'entrée de chacune ce nom qui remplit mon esprit. Le voici! La porte est entr'ouverte; j'entre dans l'humble chambre. Un jeune prêtre est assis près d'un vieux religieux qui semble lui donner des instructions. En m'apercevant, le jeune homme se lève et s'éloigne respectueusement du Père. Celui-ci se retourne vers moi. Son front serein est couvert de cheveux blancs; son regard est doux et vif, il a sur les lèvres le sourire de la bonté. Il vient à ma rencontre, et pendant qu'il me tend amicalement la main, il me demande d'où je viens et qui je suis?... Eh! qui je suis, importe peu! Qui est-il, lui? c'est ce que je veux dire.

Si je dis que, sous les plis de ce pauvre vêtement, bat un cœur qui brûle de toutes les affections les plus tendres et les plus saintes; que sous ce front, battu mais non courbé par les années et par la destinée, habite un esprit qui embrasse tout et réduit en science tout ce que l'intelligence humaine est jamais parvenue à découvrir; si je dis que l'habitant de cette cellule solitaire a observé profondément et de près toutes les conditions sociales; que cet humble serviteur de Dieu est un philosophe dans le sens le plus sublime du mot, un philosophe qui non seulement a proclamé la vérité, mais a souffert pour la vérité; si je dis qu'il est un sage pour lequel la science humaine et celle de l'Evangile se sont unies ensemble dans le plus beau champ de la charité sociale, dans celui de l'éducation publique; que dans ce champ, il a consumé sa vie, et que sa voix est un oracle auprès de tous les gens de bien de sa patrie..... Si j'affirme cela, je sais bien que mes paroles sembleront exagérées à mes lecteurs; mais si je fais appel à la Suisse, je sais aussi que de ses vingt cantons tous les amis du bien public, qu'ils soient ou non divisés par la politique, par la religion ou par le langage, répondront unanimement: C'est le P. Girard!

Et c'était en effet cet homme vénérable, qui était devant mes yeux; et je me présentais à lui sans que les paroles d'aucun ami m'introduisissent dans son

modeste couvent, d'où sont sortis tant de bienfaits pour l'humanité, bienfaits échangés contre autant de souffrances! — Ici tout est simple comme l'homme qui y habite. Les blanches parois n'ont pas d'autre ornement que quelques portraits de pieux bienfaiteurs du genre humain. Des livres et des manuscrits couvrent une petite table, sur laquelle s'élève l'image du Rédempteur, et quelques chaises composent tout le reste du mobilier.

Quoiqu'aucune lettre ne me fit connaître à lui, et que je fisse usage en le saluant de la langue française, je ne sais néanmoins comment il me reconnut tout de suite pour Toscan, et c'est une joie pour moi d'ajouter, que cette qualité le disposa mieux pour moi, que n'eût pu le faire la recommandation la plus flatteuse. Il me demanda des nouvelles de divers Toscans. Il en connaissait quelques-uns personnellement. D'autres étaient connus et aimés de lui par réputation. Il s'informa avec un vif intérêt et en détail des progrès que faisaient nos écoles élémentaires. — Il parla peu de lui et de ses circonstances; mais ses paroles furent celles d'un homme qui a souffert et pardonné, et qui continue à aimer les hommes et à se consacrer à leur bien, précisément parce qu'il a souffert pour eux, et qu'il a pardonné à ses persécuteurs. Ses paroles, je les conserve précieusement dans mon esprit, mais je ne me permets pas de les répéter.

Il est bien triste, il est détestable l'usage admis de nos jours de s'introduire auprès de tout homme qui a illustré son nom et de prendre note de ses paroles pour les jeter ensuite aux quatre vents. C'est violer le sanctuaire de la vie domestique, c'est se rendre coupable d'un abus de confiance aussi condamnable que ceux que frappe la loi civile.

Je ne raconterai donc autre chose de ma visite au Père Girard que ce qui concerne les objets sur lesquels il a déjà écrit et parlé lui-même. — J'avais à cœur d'éclaircir quelques points qui regardaient les nouvelles méthodes d'instruction élémentaire; et lui, après avoir résolu mes doutes, me montra quelques écrits, dans lesquels il avait plus amplement développé ces questions. Je tenais plus particulièrement encore à le consulter sur quelques améliorations à faire dans nos écoles pour la partie intellectuelle et morale. Après m'avoir éclairé avec cette parole qui pénètre et convainc, il me renvoya à un de ses ouvrages envoyé peu de mois auparavant en Toscane, en réponse à quelques questions que M. le pasteur Naville lui avait transmises au nom de la Société d'enseignement mutuel de Pise....

AVIS. — La Société neuchâteloise des instituteurs primaires aura cette année sa fête annuelle de chant au Locle, le lundi 31 juillet, sous la direction de M. le professeur Honnecker. Tous les membres de la Société sont instamment priés d'y assister.

Le Rédacteur en chef, ALEX. DAGUET.